

LA GAZETTE DE GUIGNOL



JOURNAL SATIRIQUE, HEBDOMADAIRE

Adresser tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction, au bureau du Journal, rue de Lyon, 32.
Abonnements: 2 fr. par trimestre.

AVIS

LA

GAZETTE DE GUIGNOL

Se transformera prochainement en
journal politique et suivra une
ligne républicaine radicale.

GUIGNOL RÉPUBLICAIN

Madelon. — Quoi donc que te penses, grande bu-
gnasse, d'accrocher au beau devant de ta botique à
bajaflieres c't'enseigne infestueuse :

« Guignol républicain. »

Te sais ben que le porpilliétaire t'a menacé de te
donner ta dédite, si tu mijotais de z'artiques d'impo-
litique.

Guignol. — Vouï, Madelon, et je m'en garderais
comme d'avalier le bocon.

Mais, que j'y veuille ou que j'y veuille pas, du me-
ment que nous sommes t'en République, je sis républi-
cain, nom d'un rat ! et je peux ben l'arficher sus mon
enseigne.

C'est comme si censément j'étais des Tasses-Unies, je
m'etitulerai citoillien armoricain, et que si j'avais
pour partie natable le pays ou qu'on fait des rations
hervétiques, je me sinerais bourgeois de Genièvre, de
Jus-de-Régliasse, ou de tout autre canton suisse.

Madelon. — Perfètement ! Je sais que l'état de mer-
chand de Tasses-Unies, celui de vidangeur que tu me
japilles allébouriquement par le soubriquet de Suisse,
de même que les autes méquiers semblablement z'ino-
lores, peuvent se peinturlurer en grande lettres, sans
que M'sieu le porcureur de la République impériable
du roy vienne y fourrer le picou.

Mais penses-y ben, mon vieux. Républicain ! se dire
républicain !

Guignol. — Portant, Madelon, je peux pas m'nom-
mer escusivement Lyonnais, z'ou Parisien, ou Mar-
seillais, ou Auvergnat, vu que censément mon grand
p'pa a semé la graine des Guignol dans toute la France,
et pas rien en avare, pisque j'ai de frangins jusqu'à
Brindas, et que je sis d'une lieue de partout.

En suivant mon résonnement, te vois, ma vieille,
que pisque la France est en République, et que moi,
que je te bajaffe ma paire aux-raisons, je sis né natif
des quate coins de la France, je pis pas moins faire
que d'être républicain.

Madelon. — La relèverie que t'a coupé le filet a pas
volé ses cinq sous, et y l'est dammage, Guignol, que te
t'esses pas embandé dans la colporation des arvocats !

Guignol. — Y parait, à ce que m'a débobiné Gna-
fron, que c'est censément z'à ton ercole que j'ai pris
de leçons de langue, et sus le rapport du maneyement

du batillon japillatoire, je m'écline devant toi, comme
étant mon maître.

Madelon. — Grand merci de ton incomplimentation !
Mais si te veux me faire un plésir insensible, biffe et
rebiffe-moi voir z'un peu, sus ta pancarte, cet aneché-
tif de républicain.

Guignol. — Enfin z'et en gros, y doit z'y avoir què-
que anguille sous roche pour que te m'arrêtes sus un
mot commun à tous les français ?

Madelon. — Vouï, mon vieux ! Quand donc que je
t'entends décapiller une z'à une les sullabes de ce mot
de « républicain », y me semble qu'à la note de « ré-
les mouchards et les sargents de ville allongent leurs
oreilles. Au verbe « pu, » je renifle toutes les bottes
des cognes de la brigade. Et quand te mets en branle
le restant du mot... « blicain, » que rimasse avec
« coquin, » je reluque tous les cormissaires, les por-
cureurs, les juges et les geôliers que te débaroulent sus
le casaquin.

Guignol. — Mais, Madelon, je fricotte pas de l'impo-
litique, je trame pas de la discussion, je pitrogne pas
de l'économique sociable.

Je sais que ça, c'est de maquières dont que j'ai pas
le droit d'y fourrer le z'arpions.

Aussi j'y laisse de côté, vu que j'ai pas encore assez
de z'escalins pour mettre la pièce sus mon méquier.
Mais il est ben parmis, je crois, de mettre l'enseigne
avant que d'ovrir la botique.

Par essemple, on n'a pas t'empêché z'à mon voisin
Grippesous de poner sus sa porte des lettres de cuivre
ousqu'on lit : *Crédit foncier* ! et cependant M'sieu

Feuilleton de la GAZETTE DE GUIGNOL

(4)

LA

SAULÉE DU DIABLE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Où l'on fait connaissance avec un singulier
cuisinier.

A l'époque où se passaient les événements que nous
allons raconter, Lyon était loin d'avoir l'aspect en-
chanteur qu'il offre aujourd'hui aux regards.

Sans parler du « vieux Lyon » où de larges artères
ont été récemment ouvertes, les quartiers excentriques,
tels que la Guillotière, les Brotteaux, les Charpennes,

n'avaient en aucune façon l'air d'aisance, de bien-être,
de bonheur, que l'on y remarque aujourd'hui. Les
admirables quais qui bordent le Rhône depuis
le Parc jusqu'à la Mouche n'étaient pas encore
construits, et à chaque crue nouvelle, les eaux du
fleuve, que nulle digue n'arrêtait, s'épanchaient à
l'aise en traçant de nombreux sillons dans la vaste
plaine.

Mais la partie de la ville qui offrait le plus misérable
aspect était sans contredit cet immense quartier au-
quel la reconnaissance populaire a donné le nom de Per-
rache, que nous lui conserverons dans le cours de cette
histoire, par respect pour l'homme bienfaisant et gé-
néreux dont tous les Lyonnais vénèrent la mémoire.
Là, le Rhône et la Saône, impatients d'être unis,
avaient creusé des canaux dont le nombre et la pro-
fondeur augmentaient chaque année. La nature même
du terrain, si blouneux et inculte, aidait à ces tenta-
tives de fusion anticipée.

Du haut des collines de Sainte-Foy ou de Saint-Irè-
née, le coup-d'œil était désolant, navrant. A peine
apercevait-on quelques arbres rabougris, entourant
une cabane en ruine. Le reste n'était que l'eau, et la
terre nue, sèche, où les ronces même ne trouvaient

pas une nourriture suffisante pour les faire vivre et
croître.

C'est dans un des nombreux îlots dont se composait
alors la presqu'île Perrache, que nous allons introduire
le lecteur, un soir d'hiver de l'année 1798. Il était
situé au point extrême de la presqu'île, et bordé de
deux côtés par le Rhône et la Saône. Pour y arriver,
il fallait non-seulement ne pas s'égarer au milieu du
délale compliqué que formaient les nombreux ruis-
seaux sillonnant la presqu'île en tous sens, mais en-
core fallait-il traverser, soit à gué, soit sur des planches
étroites et vermoulues, un grand nombre de ces ruis-
seaux, profonds et boueux pour la plupart.

En examinant attentivement le dernier bras de ri-
vière, on se fût facilement aperçu que la main des
hommes avait aidé le travail de la nature, et que, vu
la profondeur du fossé et l'escarpement des deux rives,
il eût été dangereux de s'aventurer sans mille précau-
tions.

C'était le seul endroit où la végétation offrait un as-
pect riant. Le rideau d'arbres qui bordait les rives
était assez épais pour masquer une cabane vaste et
élevée, construite au centre même de l'îlot, et dans
laquelle nous allons entrer sans plus de façon.

Grippesous a pas plus de fonds que ma quillotte, dont que je l'ai t'usée sus ma banquette.

Madelon. — C'est vrai que : « Guignol républicain ! » c'est rien qu'une enseigne, mais ça a z'une couleur, comme censément la méson du coin des Terreaux, que ça convient pas à tous les gensses.

Mets, si te veux, en imprimaïson : Guignol épicier, tailleur, fabricant, commissionnaire, filou, voleur, et compagnie, mais absinté-tôï, pire que de la gale, du mot de républicain, c'est moi que je te le dis.

Et, au reste, va t'en voir trouver M'sieu Gourde-au-lait, afin que tu lui demandasses son insentiment.

Guignol. — Pas si bugnasse, ma vieille ! pour me faire poner le grappin sus le coquelichon !

GUIGNOL.

LES SATIRES DE GUIGNOL

Le Pitre de la Croix-Rousse

GNAFRON

Tu rechignes, mon vieux, d'aller à la Croix-Rousse, Aujourd'hui que c'est vogue et que chacun s'y pousse ?

GUIGNOL

Oui. La gaité d'autrui m'attriste.

GNAFRON

C'est à tort !

GUIGNOL

Je le sais, et tu peux, Gnafron, m'en blâmer fort. Mais quand je vois Pierrot arriver sur les planches, Risible sous sa mine et sa défroque blanches, — J'évoque d'un ami le triste souvenir.

GNAFRON

Eh bien ! conte-moi donc cela, pour en finir !

GUIGNOL

Chacun, à la Croix-Rousse, a connu l'ami Gille : C'était bien le meilleur des chanteurs du quartier ; Pour danser comme un clown, nul n'était plus agile. Et sa langue marchait autant que son métier. Mais la gêne au logis vient avec le chômage ; L'enfant a faim, la femme est au lit de douleur. Un saltimbanque alors se trouvait de passage, Et Gille s'est fait pitre, acteur et bateleur.

Qu'importe au pauvre grime un coup de pied du maître, Le soufflet du « bourgeois », les lazzis du gamln, Les libertés sans nom que veut bien se permettre Envers un histrion l'homme le plus humain ? Plus dur est le public, plus la recette est forte ! Gille, prends-en ta part. Cet argent dans ta main S'épure et s'ennoblit, car c'est lui qui rapporte Sa tisane à ta femme, à ton enfant du pain !

Un soir, de la baraque on assiégeait la porte. Pour parader le pitre était sur les tréteaux, Quand un loustic lui dit : « Gille, ta femme est morte... ! » Paillasse eut ce jour-là des effets tout nouveaux. Les rires et les pleurs lui faisaient une tête... Comique ; et l'on criait : Vive le roi des fous ! Pour l'achat d'un cercueil Gille alors fit la quête ; On lui jeta des fleurs... et des trognons de choux !

Allons, saute, Paillasse !
Tu dois sur cette place
Amuser le badaud.
Allons, saute, Paillasse !
Chante, ris et grimace.
On te paie, il le faut !

COGNE-DUR.

Indiscrétions lyonnaises

BINETTES DE PATRONS

M. DELIGNY

C'est un ancien élève des écoles gouvernementales d'Arts-et-Métiers. Il n'y a donc rien d'étonnant qu'il soit parvenu aux fonctions et surtout aux appointements de chef d'atelier du chemin de fer P.-L.-M., étant connue la touchante unanimité avec laquelle les « chers camarades » de l'école se font la courte-échelle pour atteindre aux places les plus élevées.

Pourtant, nous dit un ouvrier, ex-collègue de M. Deligny, celui-ci n'en menait pas large alors qu'il gratiait du fer dans les ateliers de la compagnie du Nord, à Lille, en attendant que la fortune aveugle le fit monter au grade de contre-maître, pour de là le faire émarger en qualité de chef d'atelier.

Une fois en pied, M. Deligny se fit surtout remarquer par les économies qu'il réalisa au profit de l'administration P.-L.-M.

Ainsi, des ouvriers lui étaient-ils envoyés par d'autres ateliers, ceux de la Mouche, par exemple, M. Deligny s'enquêrait vite du prix qui leur était alloué pour la journée de travail, et le réduisait de 5 à 4 fr., ou de 4 fr. à 3 fr. 50.

De cette façon, on faisait bénéficier la Compagnie d'un millier de francs, et l'on touchait une gratification du double.

M. Deligny est actuellement « directeur des ateliers des voitures », à Oullins. C'est-à-dire qu'il fait fabriquer des wagons à aussi bon marché que possible, ce qui a valu à son atelier le nom assez significatif d'atelier de la misère.

Est-ce profondeur d'esprit ? M. Deligny examine pendant longtemps, une heure, deux heures s'il le faut, l'exécution d'un travail quelconque. Il écoute les observations de ses sous-chef, contre-maîtres et ouvriers, et... il s'en va, ce qui n'empêche pas le travail de se faire.

Une manière singulière de congédier ses employés est celle qu'il emploie, qu'il a inventée, pourrions-nous ajouter. Elle se résume dans ces paroles extra-parlementaires : « Je vous f... à la porte à coups de pied au c... ! »

Et l'agent, remercié de cette sorte après dix ou douze années de service, et assez soucieux de sa dignité d'homme pour ne point couber l'échine devant un tel maître, demande son compte, en priant qu'on veuille bien lui rembourser les retenues qu'on lui a faites pendant de nombreuses années pour la caisse soi-disant « des retraites. »

— Vous êtes parti *vo-lon-tai-re-ment*, donc votre réclamation ne peut être admise, lui répond-on.

M. Deligny est rouge... physiquement. Aussi, du temps de l'ex-garde nationale, a-t-il possédé jusqu'à trois fusils de munition. Il est vrai qu'il refusa, quelques jours après, de faire son service, sous prétexte qu'il était préposé à l'armement.

L'armement qui s'est fait à Oullins !

Nous n'avons pas le droit de nous occuper des opinions politiques de M. Deligny, mais nous demanderons si celui-ci avait bien le droit de tant s'inquiéter de celles de ses ouvriers qu'il renvoya en masse, il y a plus d'un an, parce que l'un était conseiller municipal, parce que l'autre professait des idées trop avancées pour la Compagnie P.-L.-M., etc.

Du reste, son excès de zèle ne lui porte pas bonheur. M. Deligny, qu'il s'en convainque bien, a son bâton

Tout, dans cette chambre, avait un abord repoussant. Autour de chaque mur lézardé, étaient appendues des loques, des vêtements de toutes couleurs et de toutes tailles. Bien que, pour la plupart, ces vêtements fussent d'une coupe élégante et riche, et les étoffes d'une grande finesse, la poussière qui les recouvrait leur donnait un aspect sordide.

Au fond, en face de la porte d'entrée, on voyait la bouche d'un four en ce moment allumé. A droite, une échelle mal équarrie conduisant à l'étage supérieur, servant à la fois de chambre à coucher et de grenier.

Pour tous meubles, il y avait quelques escabeaux boiteux épars au milieu du logis. Sur l'un d'eux était assis un homme de quarante-cinq ans environ, de taille moyenne, trapu, à l'encolure vigoureuse, couvert de vêtements souillés, déchirés, au travers desquels on apercevait sa peau noire et velue. Un bonnet de laine noire lui descendait jusque sur les yeux ; on eût pu le croire endormi, si, à intervalles longs et réguliers, on n'eût vu sortir de sa bouche une fumée noire et épaisse qu'il a pirait avec délices d'un vieux culot de pipe dissimulé dans l'épaisseur de sa barbe.

De temps en temps aussi, un sourire grimaçant venait errer sur ses lèvres, et ajoutait encore à l'aspect

satanique de sa physionomie. On l'entendait murmurer :

— Bonne cuisine, depuis quelque temps. Si cela continue, on ne m'appellera plus le Cuisinier, mais bien le Pâtissier.

L'estimable personnage que nous avons devant les yeux répondait en effet indifféremment aux doux noms de Cuisinier ou Tige-de-Fer.

Tout à coup il se leva.

— Ça doit être assez cuit, s'écria-t-il.

Et il se dirigea vers la porte du four. Mais, lorsqu'il se préparait à l'ouvrir, un coup de sifflet modulé d'une façon particulière, se fit entendre au dehors.

Tige-de-Fer aussitôt s'empara d'une planche longue et forte, déposée le long du mur de la cabane, et se dirigea vers le fossé qui séparait sa demeure de la terre ferme.

Un homme était debout sur l'autre bord du ruisseau.

— Est-ce toi ? murmura le boulanger.

Pour toute réponse, l'inconnu fit entendre à trois reprises le coassement de la grenouille.

— C'est bien, dit Tige-de-Fer.

Il abaissa sa planche, et l'inconnu, franchissant

avec agilité ce dangereux passage, se trouva debout à ses côtés.

— Ne retire pas le pont-levis, dit le nouveau-venu ; des amis me suivent avec de la charcuterie.

— Eh bien ! ils appelleront, répondit le soupçonneux Tige-de-Fer, en se dirigeant, muni de sa planche, vers la cabane, où tous deux pénétrèrent.

A peine la porte était-elle refermée, que l'inconnu demanda :

— La cuisine marche-t-elle ?

— Regarde toi-même, répondit le Cuisinier avec flegme.

L'inconnu ouvrit tout au large la porte du four, pour examiner à son aise la « cuisine » de son compagnon.

Une senteur âcre et forte qui s'échappa de l'ouverture béante le fit reculer.

En même temps, deux objets longs, étroits, apparents, étendus côte à côte sur la brique rouge.

Horreur !

C'étaient deux cadavres !!!

(La suite au prochain numéro.)

de maréchal, et tandis que les « jeunes » deviendront ingénieurs à douze mille francs et plus, lui restera chef d'atelier à six mille.

C'est déjà trop !

(A un autre !)

EMPORTE-PIÈCE.

LE JOURNALISME A LYON

LA DÉCENTRALISATION

Nul doute que s'il vous est arrivé de lire — par hasard — un numéro de la *Décentralisation*, votre premier mouvement a été l'indignation. Puis, la réflexion venant, vous n'avez pas manqué de vous faire un raisonnement judicieux : Ou le R. P. Garnier ne croit pas un mot de ce qu'il dit, et alors on ne comprend pas qu'il écrive de pareilles choses, même pour beaucoup d'argent ; ou c'est un homme convaincu, et... ce n'est guère possible, car dans ce cas, il serait trop bête pour écrire ce qu'il écrit.

Eh bien ! il paraît que ce raisonnement pêche par la base : M. Garnier est, dit-on, un homme convaincu !

Dès sa plus tendre enfance, il avait pour le blanc une affection si vive, qu'il hésitait à ternir les langes dont sa nourrice l'enveloppait. Ses convictions se sont fortifiées à mesure qu'il avançait en âge, et aujourd'hui il porte dans toutes ses poches des mouchoirs blancs fleurdelysés. Seulement, il ne se mouche pas dedans, par respect pour ces augustes emblèmes.

La *Décentralisation* ne craint pas d'engommer ses adversaires, qu'elle traite de pétroleurs, énergumènes, démagogues, bandits, partageux, etc. Est-il question d'un précoce filou ? « Quel excellent républicain cela fera plus tard ! » s'écrie-t-elle.

Aussi ses adversaires, pleins de respect pour les mouchoirs fleurdelysés et le titre de chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand que possède le R. P. Garnier, ne se gênent pas pour traiter le journal de « cléricaille », les pèlerins de Lourdes de « cagodelureaux », et généralement tous les abonnés de « bigobe-mouches ».

Les gros mots entretiennent... la polémique.

En dehors du terrain politique, la *Décentralisation* commet une foule de bourdes des plus pommées. C'est elle qui nous a ré-élé l'existence d'un M. de Champagne, député des Côtes-du-Nord, lequel s'adressant à ses électeurs, s'exprime ainsi : « Ce n'est pas sur le terrain politique, c'est sur le noble terrain de l'agriculture que tous les partis se donnent la main. » On comprend que quand un député écrit de pareilles phrases, l'envie ne lui soit jamais venue de monter à la tribune. C'est dans le même numéro du 2 octobre que nous avons trouvé les lignes suivantes à propos du comice agricole de Tarare : « La contrée, située entre celle où FLEURISSENT LES LOEUFs du Charolais... » N'insistons pas.

Au physique, le R. P. Garnier n'est pas beau. Il est presque aussi laid que Louis Veuillot. Il lui ressemble comme un pochon ressemble à une écumoire. M. Garnier possède surtout un nez remarquable, si remarquable qu'il n'a pas assez, dit-on, de ses deux mains pour se moucher.

(A suivre.)

CHOSSES ET AUTRES

Dimanche dernier, Guignol s'amenait tout pimpant aux Folies-Lyonnaises, pour y distribuer sa *Gazette* donnant le programme du concert, et vendue au profit de l'enseignement libre et laïque.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction en apprenant que le commissaire de police s'opposait à la vente ! Guignol dut donc s'en retourner, en emportant son papier mâchuré et sa veste.

Mais aussi, pourquoi sa feuille ne s'appelle-t-elle pas *Journal* au lieu de *Gazette* ?

Au Casino, la même prohibition n'a pas eu lieu, et nous n'avons pas entendu dire que l'ordre ait été plus troublé qu'aux Folies-Lyonnaises.

Nous avons constaté le double succès que ces deux établissements ont obtenu dans l'organisation et l'exécution des concerts-spectacles donnés au bénéfice des écoles laïques de Lyon.

Il y aurait trop à dire s'il nous fallait donner à chacun des organisateurs, des artistes et amateurs, les éloges que tous méritent. D'ailleurs, nous avons été devancés en cela par nos grands confrères, je ne parle pas du *Courrier*, de la *Décentralisation*, du *Salut public*, ni même du *Journal de Lyon*.

On s'entretient encore de l'excellent discours que M. Ballue, de la *France républicaine*, a prononcé au Casino. Nous joignons nos félicitations à celles que nos amis ont adressées à l'orateur.

Les Folies-Lyonnaises possèdent maintenant une troupe comme jamais elles n'en avaient eu, et son personnel s'est brillamment distingué dans les vaudevilles et les chansonnettes qu'il a interprétés.

Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs la primeur de l'annonce d'un magnifique concert qui sera donné au palais de l'Alcazar, le 17 novembre prochain, au profit de l'enseignement libre et laïque.

Un conférencier de grand talent, orateur aimé de la population lyonnaise, viendra rehausser l'éclat de la fête, à laquelle prendront part des artistes de choix et nos meilleures sociétés chorales et instrumentales.

MM. les ouvriers teinturiers, organisateurs de ce concert, veulent « faire grand » comme on disait sous l'ex-empire.

Le succès répondra à leurs efforts.

On sait que, depuis quelque temps, messieurs les cochers sont polis, à faire rougir de dépit le sacristain le plus obséquieux.

Pour accomplir cette métamorphose, il a suffi de quelques lignes de l'écriture d'un homme. Mais cet homme est M. Cantonnet, hier avoué, et même républicain avoué, aujourd'hui préfet et conservateur de plus en plus avoué, et demain...

Il paraît que M. Cantonnet est si fier de son succès, qu'il se prépare à lancer encore quelques lignes de la susdite écriture pour placer la surveillance des marchés dans les attributions de M. de Gouriet.

Réjouissons-nous. Les légumes seront plus beaux, les marchands plus accommodants, et le beurre diminuera de cinquante... grammes par livre !

Réjouissons-nous !

Extrait d'un arrêté préfectoral publié mercredi par la *Décentralisation* :

« Sont exemptes d'impôts : Les voitures suspendues non destinées au transport des personnes qui servent à les atteler. »

Serait-ce notre discussion de dimanche dernier à propos de « chevaux » et de « travaux », qui aurait ainsi détraqué la cervelle de la bonne feuille, ou bien serait-ce M. Cantonnet qui...

Oh !

ARLEQUIN.

P.-L.-M.!!

Ces trois lettres sont le « Manè, Thécél, Pharès », que la main audacieuse du monopole a gravées sur le mur du progrès et de la civilisation, et que nous devons effacer coûte que coûte.

Dès journaux radicaux de Paris, tels que la *République française*, ont entrepris une campagne de tous les jours contre ce puissant boulevard de l'exploitation. Seule à Lyon, la *France républicaine* se fait l'écho de ces milliers de voix qui crient justice contre la compagnie P.-L.-M.

Guignol vient à la rescousse ! et porte à la connaissance de ses lecteurs que « certains mécaniciens de la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, qui trouveraient à se placer avantageusement ailleurs, se voient dans l'impossibilité d'améliorer leur situation parce qu'ils ne peuvent servir de preuves de leurs services à cette compagnie. Voici pourquoi : depuis 1864, les livrets qui restaient auparavant déposés au bureau de la traction à Paris, auraient été rendus à chacun des agents du service actif, sans que la date de leur entrée à la compagnie y ait été préalablement inscrite.

« Les chefs de dépôt ne signalent, sur ces livrets, que la date d'entrée et la date de sortie de l'agent attaché à leur dépôt : de telle sorte que le mécanicien qui détient son livret depuis 1864, ne peut, lorsqu'il désire quitter la compagnie, faire établir le temps durant lequel il est resté à son service.

« Les mécaniciens ainsi lésés se sont adressés, il y a quelque temps déjà, à la direction de la compagnie de Lyon, afin d'obtenir un certificat des services par eux rendus. Leur demande si naturelle est restée sans réponse.

« La situation fâcheuse ainsi faite à certains agents de la compagnie de Lyon ne peut pourtant pas se prolonger. Ils ont le droit d'exiger de cette compagnie, lorsqu'ils sont dans l'intention de la quitter, qu'elle leur délivre un certificat attestant la nature et le temps des services qu'ils lui ont rendus, ainsi que cela a lieu à l'égard de tout autre patron. »

Cet être nommé P.-L.-M. ne trouvera-t-il donc enfin, comme Catilina, un nouveau Cicéron pour lui lancer à la face cette apostrophe :

« Jusques à quand abuseras-tu de notre patience ? »

D, RAILLEUR.

BUGNES ET MATEFAIMS

Dernièrement, on distribuait gratis, à Oullins, certain journal clérico-monarchique, qui chaque jour est donné partout à qui veut le recevoir.

— Pourquoi, demandent certaines personnes, cette feuille ne se vend-elle pas ?

— C'est, répondent les gens bien informés, parce qu'elle est déjà vendue.

..

Gnafron avait fait un pacte avec Crépin, son compère.

Crépin meurt, et c'est sa bonne à tout faire qui est sa légataire universelle.

— Ah ! ganache ! s'écrie Gnafron. Tu ne m'as pas couché sus ton testament, eh ben ! vieux, je m'en vas te rayer du mien, na !

..

Nous renvoyons aux pèlerins de Lourdes la bourde suivante qu'on nous adresse sous forme de question :

« La stérilité est-elle héréditaire ? »

..

En police correctionnelle :

— Accusé, votre profession ?

— Artilleur de Vénissieu, autrement dire, vidangeur, à vot' service, mon président.

— Cependant, vous êtes désigné, dans votre dossier, comme garçon pharmacien.

— Je vais vous dire, mon président. J'ai quitté le métier, parce que l'odeur des drogues me contrariait.

..

Pour le militaire, le plus bel état, c'est l'état-major. Le conscrit illettré dit : l'état-mangeur.

..

Paysannerie normande bonne à rééditer :

— Eh bien ! la mère Charlotte, est-ce que vous n'allez pas dénouer un tantinet les cordons de la bourse, hein ?

— Et pour que donc faire, m'sieu le curé ?

— Pour faire dire des messes à votre défunt, donc.

— Ah ben oui, des messes ; à qué qu'cà lui servirait au pauvre cher homme du bon Dieu ?

— Malheureuse, si c'est possible de causer comme cela. Vous n'êtes donc pas chrétienne, Charlotte ?

— Oh ! que si fait, m'sieu le curé et que je connais ma réigion, allez. Et justement que c'est pour cela. Si mon pauvre défunt est dans le paradis, il se soucie de vos messes comme de l'an quarante ; s'il est en enfer, vous aurez beau faire des prières, c'est comme si vous chantiez.

— Oui ; mais, Charlotte, s'il est dans le purgatoire ?

— Eh bien ! m'sieu le curé, si le grand Pierre est dans le purgatoire, je le connais, il est fier, il n'a jamais demandé de grâce à personne, il dira au bon Dieu qu'il veut faire son temps jusqu'au bout. Vous voyez donc bien que ça serait de l'argent de fichu.

..

Entre le baron Chaurand et le capitaine des pompiers de son village :

— Savez-vous, Pierre Gringoire, quelle différence il y a...

— Pardon si je vous interromps, not' député, mais vous commencez à m'emb...erficoter.

— C'est bon, Gringoire, je te revaudrai ça quand je retournerai à la Chambre.

— Oui, Mossieu le Maire, et tâchez de la bien tenir.

HEBDOMADAIRE.

DICTIONNAIRE DU CHASSEUR

Suite

B

BAGUETTE. — Tige servant à boucher le fusil. On dit d'une femme qui « bourre » son mari :

« Elle mène son homme à la baguette. »

..

BALLE. — Si les chasseurs ne s'en servent que très rarement, ils en ont quelquefois de bien drôles, de balles ! surtout au retour d'une campagne infructueuse.

..

BANDE. — On dit quelquefois « bande d'oiseaux », mais plus souvent « bande de chasseurs. »

D'où désappointement des derniers revenant bredouilles par le manque des premiers.

..

BATTERIE. — Querelle avec coups — du mécanisme ainsi nommé — parce qu'il sert d'ustensile de cuisine, — composé de six pièces d'artillerie, — et indiquant une manière de battre le tambour.

..

BATTRE. — ... la campagne.

Sort commun aux Nemrod lyonnais et à leurs voisins de l'Antiquaille et de Saint-Jean-de-Dieu.

..

BATTUE. — A lieu quelquefois, en forêt sur l'invitation d'un officier de l'ouveterie, — et dans les ménages, sous des prétextes que nous ne rechercherons pas.

Commissaire, commissaire !

Colin bat sa ménagère.

Commissaire, laissez faire !

Pour l'amour

C'est un beau jour !

..

BAUGE. — Lieu où se reposent les sangliers — et les gens sans aveu.

(A suivre)

Jean LELIÈVRE.

THÉÂTRE

Rien à signaler aux Nouveautés, sinon la continuation des débuts, qui se poursuivent avec une monotonie désespérante.

Signalons au Grand-Théâtre l'engagement de M. Fettinger aîné, en remplacement de M. Fauré, première basse de grand-opéra.

Nous avons entendu M. Fettinger, il y a quelques années, avant son voyage en Italie. C'était déjà un artiste de premier ordre. C'est donc une excellente acquisition pour notre scène.

..

Au Gymnase, Mlle Déjazet poursuit le cours de ses représentations, c'est-à-dire de ses succès.

Toujours même entrain de la part des artistes qui la secondent.

..

Signalons aussi les débuts à l'Alcazar d'une troupe équestre sous la direction de M. Ciotti.

La foule ne ménage pas ses acclamations aux écuyers, aux écuyères, aux gymnastes et aux équilibristes, et c'est vraiment justice.

LASOL.

EN VENTE

A la librairie Centrale DELAIRE

Rue du Bât-d'Argent

L'IMPOT SUR LE CAPITAL

PAR MENIER

Un vol. de 350 pages. Prix : 4 fr.

En vente tous les samedis

LE

DRAPEAU TRICOLORE

(FORMAT DE LA LANTERNE)

Chez tous les libraires et dans les kiosques.

30 centimes

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

RAMBAUD

OPÉRATEUR

1, RUE LANTERNE, 1

LYON

A CÉDER pour cause de santé, un FONDS DE CAFÉ, situé dans un des bons quartiers de la ville, et pouvant être transformé en restaurant. — Agencements en bon état, clientèle sérieuse.

S'adresser à la Librairie centrale DELAIRE, rue du Bât-d'Argent, à Lyon.

Le Gérant : E. BERNARD.

Lyon, Association typographique — Regard, rue de la Harpe, 12

Eugène Bernard